Patrick Chamoiseau, *Texaco*, Paris, Gallimard, 1992
Les citations sont tirées de l'édition Folio publiée en 2007

Pour Édouard Glissant
Pour Véra Kundera
…ô estimés…
P C

- o -

> Que rappellera ici le scribe qui ne rappelle à travers elle le sévère destin des toutes ces femmes condamnées aux maternités perpétuelles, expertes à déchiffrer les prophéties du vent, des crépuscules ou du halo brumeux qui parfois semble émaner de la lune, pour prévoir le temps de chaque jour et les travaux à entreprendre ; ces femmes qui, luttant à l'égal des hommes pour leur subsistance, firent ce qu'on appelle une patrie et que les calendriers réduisent à quelques dates bruyantes, à certaines vanités dont souvent les rues portent le nom ?
>
> HECTOR BIANCIOTTI.

> La ville était le sanctuaire de la parole, du geste, du combat.
>
> *
>
> Gibier… tu n'es qu'un nèg-bouk : c'est de là qu'il faut parler !...
>
> ÉDOUARD GLISSANT.

- o -

REPERES CHRONOLOGIQUES DE NOS ELANS POUR CONQUERIR LA VILLE

Afin d'échapper à la nuit esclavagiste et coloniale, les nègres esclaves et les mulâtres de la Martinique vont, de génération en génération, abandonner les habitations, les champs et les mornes, pour s'élancer à la conquête des villes (qu'ils appellent en créole : "l'En-ville"). Ces multiples élans se concluront par la création guerrière du quartier Texaco et le règne menaçant d'une ville démesurée

TEMPS DE CARBET ET D'AJOUPAS

En ce temps-là, Caraïbes, Arawaks, colons français et premiers esclaves africains vivent sous des Carbets et de petits abris de branchages appelés ajoupas. Caraïbes et Arawaks seront décimés à mesure qu'apparaîtront les habitations sucrières esclavagistes et que naîtront les villes.

- 3000 à 1492	Galibis, Arawaks, Caraïbes occupent les îles antillaises.
1502	Christophe Colomb arrive en Martinique.
1635	La France prend définitivement possession de la Martinique ; elle y érige un Fort autour duquel se bâtira la ville de Saint-Pierre.
1667	Construction du Fort-Royal qui entraînera l'apparition d'une seconde ville : Fort-de-France. *C'est autour de celle-ci qui apparaîtront nos grands quartiers populaires. Le site du futur quartier Texaco n'est encore qu'un lieu de broussailles et de mangrove.*
1680	Importation massive d'esclaves africains noirs.

TEMPS DE PAILLE

En ce temps-là, les cases martiniquaises sont couvertes avec la paille des cannes à sucre tandis que les habitations esclavagistes se déstructurent et que s'amorce le règne des grandes usines centrales.

18…	*Temps probable de la naissance d'Esternome Laborieux, le papa de celle qui fondera Texaco ; il est esclave sur une habitation des environs de la ville de Saint-Pierre.*
18…	*Temps probable de la naissance d'Idoménée Carmélite Lapidaille, la manman de celle qui fondera le quartier Texaco ; elle est esclave sur une habitation des environs de la ville de Fort-de-France.*
1848	*27 avril* : Décret d'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises. *22 mai* : Révolte des esclaves dans la ville de Saint-Pierre, forçant le Gouverneur de la Martinique à décréter l'abolition avant l'arrivée de la décision officielle.

1853 Les anciens esclaves refusent de travailler dans les champs et vont s'installer sur les hauteurs. On veut les remplacer : arrivée des premiers travailleurs indiens (Koulis) à la Martinique. Ils seront suivis d'Africains et de Chinois, et, plus tard (1875), de commerçants syro-libanais (Syriens).

1902 *8 mai* : Éruption de la Montagne Pelée qui détruit la ville de Saint-Pierre. Plus de 30 000 morts.
Exode massif vers Fort-de-France où apparaissent les premiers quartiers populaires.

TEMPS DE BOIS-CAISSE

En ce temps-là, les cases s'élèvent avec des débris de caisses tandis que sur l'effondrement du système des habitations s'érige le règne précaire des grandes usines à sucre.

19… *Temps probable de la naissance à Fort-de-France de Marie-Sophie Laborieux ; c'est elle qui fondera le quartier Texaco.*

1914 *3 août* : L'Allemagne déclare la guerre à la France. Les conscrits antillais sont expédiés sur le front : la Somme, Verdun, Dardanelles…

1928 *Année probable de la mort d'Idoménée Carmélite Lapidaille, la manman.*

1930 *Année probable de la mort d'Esternome Laborieux, le papa.*

1938 *Installation de la compagnie pétrolière sur le site du futur quartier Texaco.*

1939 *3 septembre* : La France déclare la guerre à l'Allemagne.
19 septembre : Arrivée en Martinique de l'Amiral Georges Robert, haut-commissaire de la République aux Antilles ; il appliquera en Martinique les mesures répressives du gouvernement de Vichy.
Aimé Césaire publie *Le Cahier d'un Retour au pays natal*, grand cri poétique de la Négritude.

1940 *16 juin* : La France capitule.
18 juin : La Général de Gaulle lance un appel à la résistance, que les Martiniquais entendent. La Martinique, sous blocus, est affamée.

TEMPS DE FIBROCIMENT

En ce temps-là, la plaque de fibrociment enveloppe les cases tandis que l'économie sucrière s'effondre.

1945 Aimé Césaire est élu à la mairie de Fort-de-France.

1946 *19 mars* : Loi érigeant la Martinique en département français.

1950 *Première installation de Marie-Sophie Laborieux sur le site du futur quartier Texaco, et première expulsion policière.*

1959 *20-23 décembre* : Émeutes à Fort-de-France.
Nouvelle vague d'exode rural vers Fort-de-France. Le site de Texaco est envahi.

TEMPS BETON

En ce temps-là, les cases se transforment en villas dans une gloire de béton tandis qu'avec l'anéantissement de la production économique, s'ouvre le règne de la ville.

1964 Voyage de De Gaulle en Martinique.

1980-83 *Le quartier Texaco est relié à Fort-de-France par une route nommée Pénétrante Ouest. Arrivée messianique de l'urbaniste au Quartier Texaco. Début de la réhabilitation.*

1985 *Rencontre de Marie-Sophie Laborieux et du Marqueur de Paroles, celui qui fait des livres.*

1989 *Mort de Marie-Sophie Laborieux, devenue « l'informatrice ».*

(p. 13-15)

ANNONCIATION *(où l'urbaniste qui vient pour raser l'insalubre quartier Texaco tombe dans un cirque créole et affronte la parole d'une femme-matador*)

> EPITRE DE TI-CIRIQUE AU MARQUEUR DE PAROLES HONTEUX : « A écrire, l'on m'eût vu le crayon noble, pointant moult élégantes, de dignes messieurs, l'olympe du sentiment ; l'on m'eût vu *Universel*, élevé à l'oxygène des horizons, exaltant d'un français plus français que celui des Français, les profondeurs du pourquoi de l'homme, de la mort, de l'amour et de Dieu ; mais nullement comme tu le fais, encossé dans les nègreries de ta Créolité ou dans le fibrociment décrépi des murs de Texaco. Oiseau de Cham, excuse-moi, mais tu manques d'Humanisme – et surtout de grandeur »
> REPONSE DU LAMENTABLE : Cher maître, littérature au lieu vivant est un à-prendre vivant…

(p. 19)

LE SERMON DE MARIE-SOPHIE LABORIEUX *(pas sur la montagne mais devant un rhum vieux)*

TABLE PREMIERE : AUTOUR DE SAINT-PIERRE *(où l'esclave Esternome lancé à la conquête de l'En-ville n'en ramène que l'horreur d'une amour grillée*)

TEMPS DE PAILLE (1823 ?-1902)

Grand-papa au cachot ; Grand-manman blanchisseuse ; Conquête de la Grand-case ; Le Mentô et le charpentier ; La descente vers l'En-ville ; La crème d'Osélia ; Les liberteux et affranchis ; Coup-de-femme ; Construire l'En-ville ; Nèg sans souliers ; Douce Ninon si douce ; Chabin méchant ; La Parole des Mentô ; L'illusion de Ninon ; Calculers et soucis ; Le Noutéka des mornes ; Docteur-cases ; Charmes d'usine ; Sérénade du malheur ; Amour grillée

TABLE DEUXIEME : AUTOUR DE PORT-DE-FRANCE *(où la fille d'Esternome, porteuse d'un nom secret, poursuit l'œuvre de conquête et impose Texaco*)

TEMPS DE BOIS-CAISSE (1903-1945)

La Volante ; Songeries d'Idoménée en petit aperçu ; Les larmes de lumière ; Derniers goûters d'amour ; Le Marqueur de paroles à l'Informatrice ; Les musiciens à longues paupières ; Personnes d'En-ville ; Les robes d'En-France et les quatre livres ; Basile au cœur ; Les muscles de la civilisation ; Autres personnes d'En-ville

TEMPS DE FIBROCIMENT (1946-1960)

Saison Tête-folle ; Le rêve du partir ; Lois du Morne Abélard ; Loi ; La mariée douloureuse ; Le dernier Mentô ; Paroles du vieux-nègre de la Doum ; Le nom secret ; Fondation foudroyée ; Temps faisant temps ; Le Noël de l'en-bas

TEMPS BETON (1961-1980)

Sol libre ; Écrire-mourir ; Le Marqueur de paroles à l'Informatrice ; Le driveur ; Z'oie-capitole ; Le mulâtre-avocatiste ; Les marins visionnaires ; L'effet-Césaire ; La mort du driveur ; Écrire-déchirée ; Dernier chant du Béké ; Médicament-poème ; Dans l'espère du Messie ; Usures ; Le dernier pêcheur de requin ; L'arrivée du Christ ; Le nom secret

RESURRECTION *(pas en splendeur de Pâques mais dans l'angoisse honteuse du Marqueur de paroles qui tente d'écrire la vie)*

Parce que le temps historique fut stabilisé dans le néant, l'écrivain doit contribuer à rétablir sa chronologie tourmentée, c'est-à-dire à dévoiler la vivacité féconde d'une dialectique réamorcée entre nature et culture antillaises.

Parce que la mémoire historique fut trop souvent raturée, l'écrivain antillais doit « fouiller » cette mémoire à partir des traces parfois latentes, qu'il a repérées dans le réel.

ÉDOUARD GLISSANT

Je découvris Texaco en cherchant le vieux-nègre de la Doum. On m'avait parlé de lui comme d'un ultime Mentô. Je voulais le rencontrer pour recueillir ses confidences (sans trop d'espoir : le Mentô

ne parle pas, et, s'il parle, c'est dans trop de devenir pour être intelligible) mais surtout afin qu'il m'aide (même en silence) à me sortir d'un drame : la mort du conteur Solibo Magnifique[1] ; je tentais de reconstituer les paroles de la nuit de sa mort, et butais sur l'infranchissable barrière qui sépare la parole dite de l'écriture à faire, qui distingue l'écriture faite de la parole perdue. Mes pauvres brouillons ne donnaient rien qui vaille. Refusant cette pauvreté, je me disais qu'un Mentô confronté à cette exigence aurait sans doute pu m'indiquer l'essentiel du travail que devait effectuer un Marqueur de paroles précipité dans une exigence telle.

Pénétrant dans la Doum, je sus le lieu désert. Abandonné. J'avais tant fréquenté ces endroits de Force, que j'en possédais l'intuition immédiate. Dans ma vie quotidienne, je décelais autour de moi tant de ruines culturelles dans nos paysages muets, tant de momifications lentes dans cette terre d'alentour, que je pouvais à tout moment, devant une case, un lieu, un paysage, l'embouchure d'une rivière, percevoir la présence historique frappée d'hallucinantes usures. La Doum était morte : il n'y avait rien à faire. Un Mentô de grande classe, sans doute un des derniers, avait résidé au bas de ces remparts qu'opposait l'En-ville[2] à sa nécessité.

Les Mentô avaient de tous temps mobilisé notre imaginaire mosaïque. Ils lui avaient imprimé une convergence – une cohérence. Dans l'éparpillée des croyances caraïbes, africaines, européennes, chinoises, indiennes, levantines…, ils avaient noué des fibres restituées en bonne corde. Face au rêve de l'En-ville, les nègres marrons s'étaient mués en driveurs, les conteurs s'étaient tus un à un ; eux, les Mentô, avaient su maintenir un reste de présence (*La Parole*) en espérant sans doute la déployer ay cœur de ce nouvel enjeu qu'était l'espace urbain. Mais l'En-ville – par le déploiement sorcier d'un autre imaginaire, par l'irruption uniformisante du monde en d'invincibles images – les ballotta comme de vieux flots et les usa au dernier bout. La disparition de nos Mentô révélait (ô silencieuse douleur) la domination de notre esprit selon des formes nouvelles, méconnues des résistances traditionnelles. Les peuples n'étaient plus menacés par la botte, l'épée, le fusil ou les dominations bancaires de l'Etre occidental, mais par l'érosion des différences de leur génie, de leurs goûts, de leurs émois… – de leur imaginaire.

En sortant de la Doum, je *sentis* Texaco. Cet amas de fibrociment et de béton développait des vibrations bien nettes. Elles provenaient de loin, du concert de nos histoires. Ce lieu m'intrigua. Il devint fascinant quand on me présenta celle qui allait devenir mon Informatrice : une vieille femme câpresse, très grande, très maigre, avec un visage grave, solennel, et des yeux immobiles. Je n'avais jamais perçu autant d'autorité profonde irradier de quelqu'un.

Elle me raconta ses histoires de manière assez difficultueuse. Il lui arrivait, bien qu'elle me le cachât, d'avoir des trous de mémoire, et de se répéter, ou de se contredire. Au début, je notais ses paroles sur un de mes cahiers, puis j'obtins l'autorisation de brancher mon isaloperie de magnétophone. Je ne pouvais pas compter sur cet appareil mais (malgré les longueurs ajoutées aux silences et le trouble provoqué chez mon Informatrice) il compensait les trous de mon attention. A chacune de mes visites je lui apportait des ouvrages sur l'historie de la Caraïbe. Je lui apportait aussi mes livres qu'elle lut avec quelque intérêt malgré les avis négatifs de Ti-Cirique. J'obtins la totalité de sa confiance quand je lui racontai la mort de Solibo, et l'associai à mon travail de reconstitution de la parole du Maître. Cela me rapprocha d'elle qui, toute sa vie, avait poursuivi la parole de son père, et les mots rares de Papa Totone, et les bribes de nos histoires que le vent emportait comme ça, au fil des terres. C'est pourquoi elle me confia ses innombrables cahiers, couverts d'une écriture extraordinaire, fine, vivante de ses gestes, de ses rages, ses tremblades, ses

[1] Solibo Magnifique – Editions Gallimard. 1988.

[2] La langue créole ne dit pas « la ville », elle dit « l'En-ville » : *Man ka désann an-vil, I ka rété an-vil, Misié sé jan an-vil, An-vil Fodwans*… L'En-ville désigne ainsi non pas une géographie urbaine bien repérable, mais essentiellement un contenu, donc, une sorte de projet. Et ce projet, ici, était d'exister.

taches, ses larmes, de toute une vie accorée en plein vol. Confondu d'avoir la charge de tels trésors, je les numérotai, cahier par cahier, page par page, je scotchai les déchirures, recousis les feuilles éparses, et couvris chaque exemplaires d'un plastique protecteur. Puis je les déposai à la Bibliothèque Schœlcher. De temps à l'autre, je les consultais afin de rédiger ce qu'elle m'avait dit, comparer avec ce que j'avais cru entendre et rectifier au besoin un oubli volontaire, un mensonge-réflexe.

L'Informatrice parlait d'une voix lente, ou parfois très rapide. Elle mélangeait le créole et le français, le mot vulgaire, le mot précieux, le mot oublié, le mot nouveau…, comme si à tout moment elle mobilisait (ou récapitulait) ses langues. Elle avait des périodes de *voix-pas-calme* comme certains grands conteurs. Dans ces moments-là, ses phrases tourbillonnaient au rythme du délire, et je n'y comprenais hak : il ne me restait qu'à m'abandonner (débarrassé de ma raison) à cet enchantement hypnotique. Parfois, elle me demandait de rédiger telles quelles certaines de ses phrases, mais le plus souvent elle me priait « d'arranger » sa parole dans un français soutenu – sa passion fétichiste. Mon utilisation littéraire de ce qu'elle appelait « sa pauvre épopée » ne lui fut jamais évidente. Elle en avait une haute idée, mais elle n'en percevait nullement l'esthétique. Elle pensait (comme Ti-Cirique) qu'il fallait la conserver, mais que tenter l'écriture d'histoires tellement peu nobles était une perte de temps. Néanmoins, elle se prêta de bon gré aux exigences de mon travail et, même lorsque j'entrai en contact avec le Christ dont elle m'avait parlé (un urbaniste de la mairie de Fort-de-France, d'une grande civilité, appréhendant l'En-ville en créole visionnaire, qui m'expédia de précieuses notes), elle me parla toujours avec la même franchise, d'elle-même, de son intimité, de ses chairs, de son corps, de ses amours, de ses larmes, le tout mêlé à la vie de son Esternome, de son Idoménée, et balisant d'un cœur à vif l'histoire de Texaco.

Je notai la date de chaque déclaration. Je numérotai les lignes pour établir les recoupements utiles, car l'Informatrice ne racontait rien de manière linéaire. Elle mélangeait les temps, les hommes et les époques, elle passait des semaines à détailler un fait ou à me ressasser une misère dérisoire. Et moi, je me perdais là-dedans, charmé par sa parole et sa délicieuse personne que je passais des heures à contempler. Une caprêsse de lutte haute, impériale, dont les rides rayonnaient de puissance. Je regardais ses yeux délavés par les larmes, où des lueurs se perdaient. Je regardais sa peau que la vieillesse séchait, et sa voix qui venait de si loin, et je me sentais faible, indigne de tout cela, inapte à transmettre un autant de richesses. Avec elle, sa mémoire s'en irait comme s'en était allé Solibo Magnifique et je n'y pouvais rien, rien, sinon la faire parler, ordonner ce qu'elle me débitait. J'eus un instant envie de la filmer car il m'était de plus en plus sensible que l'audio-visuel offrait de nouvelles chances à l'oraliture, et permettait d'envisager une civilisation articulée sur l'écriture et la parole. Mais cela demandait un matériel considérable ; je craignis de susciter des silences mortuaires, des figements du geste, des dénaturations de sa parole aimantée par l'œil d'une caméra. Alors, je ne pouvais que l'écouter, l'écouter, l'écouter, prenant une trouble ivresse à débrancher mon magnéto pour mieux me perdre en elle, et vivre au plus profond les chants de sa parole, jusqu'à ce jour de novembre où je la trouvai morte de vieillesse achevée – son pêcheur de requin pendu à ses côtes. Je me trouvai alors anéanti par le poids de l'exigence qui s'imposait à moi. Pauvre Marqueur de paroles… tu ne sais rien de ce qu'il faut savoir pour bâtir/conserver de cette cathédrale que la mort à brisée…

La veillée se fit de manière traditionnelle. Julot-la-Gale fit venir des Anses d'Arlets un conteur qui dissimula son nom ; deux autres vinrent d'eux-mêmes du Morne des Esses. Je pleurai de joie d'entendre durant une nuit, au cœur de Texaco, face à cette mort si vase, ce flot de paroles élancées de si loin, exemptes du toucher de l'En-ville, pleines de l'esprit des Mornes. Je pleurai aussi de consternation en voyant à quel point les conteurs étaient vieux, et combien leurs voix isolées du monde semblaient s'enfoncer dans la terre comme une pluie de carême derrière laquelle je galopais en vain.

A Texaco que l'on réhabilitait de jour en jour, un bureau d'écoute avait été ouvert. Chaque habitant exprimait auprès d'assistantes sociales, de sociologues, d'architectes, ses goûts, ses désirs, ses besoins. On intégrait tout cela à l'amélioration des cases dont on respectait l'âme. La mairie avait racheté l'espace de la compagnie pétrolière, et organisait les cases selon leur propre logique. Des juristes réinventaient le droit de la propriété en vue de l'adapter à la mangrove urbaine : la terre n'y appartenait à personne et à beaucoup de monde en même temps ; cela créait un bankoulété juridique qui, là aussi, demandait un voyant. Les peintures, les maisonnettes neuves, l'absorption progressive que faisait l'En-Ville de ce lieu magique me renvoyaient à ma pauvre solitude. Plus que jamais, je me sentais inutile, comme je l'avais été derrière les cercueils de l'Informatrice et du pêcheur de requin, ou devant leur tombe décorée de lambis où je rencontre encore Julot-la-Gale et Ti-Cirique. Marie-Clémence, Iphigénie-la-Folle et Néolise Daidaine sont mortes elles aussi. Seule demeure de la garde fondatrice, Sonore qui travaille à la mairie et qui est désormais *l'Ancienne* de Texaco. Mais je la connais peu.

Je réorganisai la foisonnante parole de l'Informatrice, autour de l'idée messianique d'un Christ ; celle idée respectait bien la déréliction de cette communauté face à cet urbaniste qui sut la décoder. Puis, j'écrivis de mon mieux ce Texaco mythologique, m'apercevant à quel point mon écriture trahissait le réel. Elle ne transmettait rien du souffle de l'Informatrice, ni même n'évoquait sa densité de légende. Et j'abondais dans le jugement de Ti-Cirique, ce cher Maître, sur mon incapacité générale qu'il soulignait dans de longues épîtres. Pourtant, ses sentences m'encourageaient à poursuivre le marquage de cette chronique magicienne. Je voulais qu'il soit chanté quelque part, dans l'écoute des générations à venir, que nous nous étions battus avec l'En-ville, non pour le conquérir (lui qui en fait nous gobait), mais pour nous conquérir nous-mêmes dans l'inédit créole qu'il nous fallait nommer – en nous-mêmes pour nous-mêmes – jusqu'à notre pleine autorité.

Morne Rouge,
Fort-de-France,
La Favorite,
août 1987/janvier 1992.